

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 74 (1947)
Heft: 3

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lettre au Syndic

Paris, le 25 octobre 1947.

Mon cher papa,

Si chez nous, au village, le Syndic est un personnage que l'on ménage, ici, c'est avec la concierge (la pipelette, comme disent les Parisiens) qu'il ne faut pas se brouiller. Elle est tout à la fois agent de renseignements, case postale, indicatrice des Pompes funèbres, chien de garde et pompier. C'est la femme orchestre de la maison. Est-on gentil avec elle, lui fait-on de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié, ça va tout seul. Sitôt que le facteur a passé, elle te monte les escaliers quatre à quatre avec un sourire de Salutiste à la Noël :

— Voilà le courrier, Monsieur Justin. Y'a une lettre du papa. Je les reconnaiss tout de suite, celles-là. Il a une tant belle écriture, Monsieur votre père, bien dessinée. Il me rappelle celle de mon défunt mari qui était commis aux postes. Y en avait pas deux comme lui pour ce qui est de la plume. Ah ! si cet Allemand n'avait pas inventé l'imprimerie, on serait devenu millionnaire. Un artiste que c'était mon François ! Un artiste avec l'instruction en plus !...

Aux petits soins, quoi. Mais si par malheur tu te permets de lui dire que tu as déjà vu des écuries plus propres que ses escaliers, alors là, pardon. En fait de courrier, elle ne monte plus que les commandements de payer. A ce propos, tu serais bien gentil de m'envoyer un peu d'argent.

Tu sais peut-être cher papa, que depuis huit jours les autobus et le Métropolitain font grève. Le gouvernement, qui comme celui de Berne, est toujours à la hauteur de sa tâche, a alors réquisitionné tout ce qui pouvait servir au transport des voyageurs : autocars, camionnettes, camions à ridelles. On se serait cru à une rétrospective du salon de l'auto ou un samedi matin sur la Riponne.

Le Buffet, naturellement, a voulu absolument se balader dans un de ces véhicules de remplacement. Ça lui rappelait la noce au fils Chollet quand on avait entassé la moitié du village sur les chars à bancs, qu'il disait.

Ça fait qu'on s'est renseigné sur l'endroit où on pourrait en trouver un qui ne soit pas trop plein. C'était juste de l'autre côté de la rue. On traverse et on s'approche d'un camion à ridelles qui était ma foi pas mal chargé. Au moment où le Buffet allait monter, voilà les ridelles qui lâchent et la moitié des voyageurs qui culbutent pêle-mêle sur le trottoir. Tu aurais dû voir ces rires, ce grouillement et ces piaillées. Heureusement qu'il y avait plus de peur que de mal. Buffet à juste eu le temps de faire un saut de côté, et pourtant il n'a pas juré, c'est mauvais signe. Il a froncé les sourcils et tout en lui faisait comprendre qu'il trouvait ces Français pas sérieux.

— Alors, Buffet, on y monte, que j'y ai fait, tu en voulais justement un où il n'y ait pas trop de monde ! Y'a de la place maintenant.

En cette place du Tunnel où se rencontrent les gens de la ville et leurs amis de la campagne vous trouverez au

Café des Négociants

des vins tirés au tonneau, amoureusement soignés ; des mets succulents préparés à la mode de chez nous ; fondues ; grillades ; charcuterie renommée.

L. PÉCLAT, prop.

— Parfaitement qu'on y va. Seulement, je préfère prendre une camionnette fermée. Je ne tiens pas à me faire remarquer !

A ce moment s'arrête juste devant nous un espèce de petit autocar noir, sans fenêtre, avec une porte à l'arrière.

Il ne restait que deux places. Les quatre autres étaient occupées par des agents de police qui devaient sûrement habiter la rue St-Denis, comme nous.

On était bien assis dans cette espèce de boîte roulante, mais un peu à l'étroit. Le Buffet rayonnait comme les jours de foire, quand il avait réussi à vendre une vache à Salomon sans avoir encore à lui verser de l'argent par-dessus le marché.

— Là au moins on se sent en sécurité, finit-il par dire.

— C'est vraiment le terme adéquat, que lui a fait un gros agent assis en face de lui et qui souriait depuis que nous étions montés. Cette voiture est faite en sorte qu'une fois que vous y êtes entrés, il n'y a pas de danger que vous vous retrouviez dans la rue.

On roulait depuis dix minutes quand la voiture s'est arrêtée juste devant le commissariat de police de St-Denis.

Le Buffet s'étira satisfait, descendit prudemment et se dirigea vers le chauffeur pour lui glisser un petit mot de remerciement. C'était encore un agent de police.

— Mais, cré nom de sort, qu'est-ce que c'est donc que cette voiture ? demande Buffet, intrigué par la foule qui se massait autour du véhicule en rigolant.

— Ça, mon petit père, c'est le panier à salade.

Le Buffet s'est effondré. Il est au lit avec 39 de fièvre. Je termine ma lettre, car c'est l'heure où je dois lui porter sa tasse de camomille.

Ton fils affectionné : Justin.
p. cc. Claude Marti.

La paix o L'osi o l'osalla

On où dere ti lè dzor que voillan fère la paix, adon mè seimblie tiet po dâi z'hommo que daivont ïtre instruit n'en savont pas gros, ma ne faut pas s'ébayî de cein, quand on vâi dâi citoyen que devetrant s'arreindzi n'en savont pas mé.

Li avait on coup dou vesin que l'aviant n'a râpa¹⁾ per indèvi. L'on voliu alla fabrequa dau bou po l'iver. Adon quand son arrevâ à la râpa sè son bota ein taille après on gros vuargno. L'i a lo Djan-David que dit à Pierre-Abram :

— Voétie vé cé galé osi que l'ai a su ci sengnon !

Ma Pierre-Abram lâi répond :

— N'est pas on osi, l'est on osalla !

— Tè dio que l'est on osi !

— N'est pas veré, l'est on osalla !

— Te crai que ne veyo pas bei, te dio que l'est on osi !

Adon po sè mettre d'accord, sè san fotu ona tricotâye et l'on laissi lo bou.

L'an d'aprî tot parâi, l'on décida d'alla fère ci bou... et ein route ! Quand l'ont étâ vè lo vuargno, Djan-David a de à l'autro :

— Ora sti an no vollein pas nos tzecagni po cé osi de l'an passa.

— N'étâi pas on osi, l'étâi on' osalla !

— Perdin ne sarâi, l'étâi on osi !

Et l'on requeminci la nièze.

Adon l'on veindu la râpa po avâi la paix !

¹⁾ Terrain buissonneux et en pente. Eug. P.

LOTERIE ROMANDE

Tirage : **20 décembre**